

Franck ESPOSITO

Du passé, faisons table rase

Nouvelle

Matin du 1^{er} février

L'homme se tenait en retrait d'un quai encombré de la Gare de Lyon ce matin de début de vacances scolaires. Un peu comme s'il pressentait que le fait même de monter dans ce wagon consacrait une rupture définitive avec sa vie passée, entraîné irrémédiablement vers un inconnu redouté sans billet de retour.

Il laissait la foule de vacanciers se presser à la porte du compartiment avec leurs valises, sacs à dos et enfants vociférants.

La femme au petit nez retroussé qui l'accompagnait se tenait stoïque à ses côtés, elle semblait bien plus décidée que lui. Elle se serait volontiers faufilée dans ce wagon encombré, pour vérifier que leurs places réservées n'étaient pas squattées par quelque fraudeur qu'elle aurait éliminé séance tenante.

Lui, assez grand et svelte, un petit renflement, dû à l'approche de la cinquantaine au niveau de la ceinture, conservait un certain charme malgré un début de calvitie qui venait lui écorner sa chevelure châtain. Jusqu'à hier, Robert était fonctionnaire... Pendant près de trente ans, il avait mené une existence banale seulement ponctuée par la naissance de leurs deux enfants et diverses mutations professionnelles.

À dater de ce jour, il allait enfin trouver le bonheur de travailler à son compte comme le lui répétait inlassablement sa femme Gabrielle. La petite femme brune impatiente qui se tenait à ses côtés, celle qui avait tout organisé pour ce fameux renouveau.

Il n'avait pas su comment s'habiller autrement qu'avec son costume gris de tous les jours, déformé, un peu luisant aux manches. Il semblait anachronique, au milieu des parkas et autres doudounes multicolores.

Sa compagne aussi avait une allure un peu guindée dans son petit tailleur désuet qui avait traversé tant de modes. Petite, le visage lisse, encore charmante et toute en rondeurs elle semblait véritablement déterminée. Elle avait ce jour-là d'autres préoccupations en tête que tous ces emmitouflés en vacances.

Comme prévu, leur wagon de seconde classe était complet. Plein de bruits de voix et des odeurs acides dégagées par des corps stressés par le départ, les vêtements de montagne trop chauds et la touffeur du compartiment surchauffé, aux fenêtres scellées.

Mais que leur importaient ces conditions de voyage puisque dans environ deux heures, à 10 h 11 exactement, ils laisseraient ce train à Valence pour la correspondance de Gap. De là, il ne leur restait plus qu'à embarquer dans la petite micheline aux couleurs rouge et crème qui en une demi-heure effectuait le trajet pour la gare d'Aspres-sur-Buëch. C'était là qu'allait commencer leur rêve, enfin surtout celui de madame qui l'amenait dans ce village haut-alpin niché en pleine nature dans les premiers contreforts des Hautes Alpes.

Elle avait décidé de s'y installer pour tout recommencer à zéro. Leur vie professionnelle, mais aussi affective, car depuis de nombreuses années leur vie de couple avait peu à peu déperlé à l'ombre de leur triste pavillon de banlieue.

Leur amour avait mal résisté à la fatigue des longs trajets « bureau – dodo » et le train — train des habitudes n'avait même pas été stimulé au départ des enfants, pour compenser leur nouvelle solitude.

Mais tout cela était du passé. L'Aventure avec un grand A commençait dans ce train du matin qui les amenait vers un nouveau départ.

Une vraie aventure où le couple allait se retrouver seul pour affronter le climat de la montagne, un nouveau logis à aménager, un nouveau travail à exercer et à s'approprier. C'était le moment que la vie avait choisi pour leur faire prendre un virage à 360 degrés. Pourraient-ils l'effectuer, tout en sortant indemnes de cette histoire ou devraient-ils renoncer à ce projet trop ambitieux. Comment chacun dans le couple réagirait-il à ce changement radical d'existence.

C'étaient les doutes qui venaient se poser à ce couple courageux en route pour une nouvelle vie.

Un an plus tôt

Elle avait longtemps imaginé la vieille bâtisse de montagne sur les hauteurs d'Aspres sur Buèch à travers les photos jaunies et les récits de sa mère, lors de ses rares visites en région Parisienne.

Gabrielle avait hérité cette ferme de sa mère, veuve de guerre, il y avait maintenant environ une dizaine d'années. Depuis, l'exploitation qui n'intéressait personne de la famille était louée à des fermiers locaux.

Ce domaine, elle n'y pensait plus. Elle avait reçu de l'exploitant les maigres loyers pendant de nombreuses années. Mais le décès du locataire avait laissé la ferme disponible sans l'opportunité d'un nouvel occupant.

Depuis toujours, elle regardait les informations télévisées de 13 h sur TF1. C'est au hasard de l'écoute de cette chaîne qu'elle fut fascinée par la diffusion d'un reportage sur la vie des chèvres en montagne.

Le sujet tourné aux plus beaux jours de l'été lui donnait l'envie des herbages verdoyants, des mélèzes sombres, des petits ruisseaux se faufilant dans la mousse, des tintements des clarines et du chalet au bois clair proposant à chaque fenêtre des géraniums en fleurs bien plus beaux que ceux qu'elle tentait de faire éclore dans sa banlieue.

Le plus charmant dans ce tableau champêtre, c'étaient les chevrettes. D'adorables boules de poils qui ressemblaient aux peluches de son enfance. Toutes mignonnes avec de grands yeux marron et de petites oreilles pointues. Et tant de races avec de si jolis noms, la chèvre alpine à la couleur chamoisée, la Saanen d'origine suisse à la robe blanche, la Poitevine aux longs poils noirs ou brun foncés, la Corse robuste et agile dans son maquis ou bien encore la Provençale rustique et bonne laitière.

Elle avait tout marqué fébrilement sur un bout de papier, entre la recette de la tarte tatin et le chou farci auvergnat pour mieux s'en souvenir une fois l'émission terminée. Toutes lui plaisaient et elle en aurait volontiers logé une de chaque dans son jardin où son mari s'acharnait vainement chaque saison à planter de la carotte et autres variétés de légumes malgré les mauvaises conditions climatiques, la pauvreté du sol et une foule de parasites.

Le bénéfice financier, comme le soulignait le reportage, était aussi loin d'être négligeable. Rendement du lait coulant à flots, au moins 500 litres l'an par tête, et petits fromages frais se vendant sous un parasol au marché du village à des touristes émerveillés à qui l'on vantait les mérites d'une nuit au gîte de la ferme...

Doucement, dans son esprit, le rêve prenait forme. Sans diplôme disaient-ils... heureusement, car elle n'en avait aucun, il devenait possible avec un petit pécule d'élever des chevrettes belles à craquer, tout en générant un bon rapport qui augmentait au rythme des nouvelles naissances.

Ce reportage était un signe du ciel et cette fois elle ne manquerait pour rien au monde cette occasion. Car, plus jeune, elle avait eu la possibilité de saisir des

opportunités. Elle aurait pu poursuivre ses études si elle avait été moins frivole, ne pas se marier si tôt si elle avait utilisé des méthodes de contraception... Quels étaient les obstacles à surmonter, cette fois, pour ne pas laisser passer sa chance ?

Son mari ? Il suivrait. C'était sûr, car il comprendrait ses attentes et de toute façon son caractère effacé ne saurait résister à l'obstination farouche d'une femme qui enfin pouvait voir ses rêves se réaliser. Elle vivrait une aventure peu risquée grâce à son atout maître : la ferme ! Son second avantage venait de l'atavisme familial transmis par ses aïeux paysans sur plusieurs générations. Il lui donnait l'assurance de pouvoir affronter tous les aléas qu'ils pourraient rencontrer dans l'exploitation agricole qu'elle dirigerait.

Robert suivrait ses recommandations comme il l'avait toujours fait. Personne ne pourrait la priver de cette revanche sur sa vie passée, enchaînant les ménages, repassages ou gardes d'enfants chez ses voisins pour rajouter un peu de « beurre dans les épinards » au maigre salaire de son époux.

Ce sont les voisines qui seront bien étonnées lorsqu'elles recevront des photos de sa nouvelle maison et peut-être même un petit fromage de chèvre pour la Noël, façon de faire jaser et pâler d'envie ces « cancanières » de banlieue.

Pendant quelques jours, son projet mûrit dans sa tête avec des sourires en imaginant ses chevrettes et des soupirs en pensant au temps nécessaire pour quitter sa morne vie actuelle et pouvoir réaliser enfin son désir.

Dans le couple, Gabrielle prônait maintenant l'esprit d'Entreprise à qui voulait l'entendre et mortifiait, chaque jour, son mari de se contenter d'un petit emploi de fonctionnaire alors que le monde merveilleux des caprinés n'attendait que lui.

Lui, Robert Prévôt, c'était un garçon simple qui s'était marié à la suite d'un ovule fécondé par accident. Il n'avait pas fait les choses à moitié, sa femme accoucha, à leur grand dam, de faux jumeaux inattendus.

Du jour au lendemain, se retrouver marié et père de deux bambins fut, pour lui, un choc rude qui le laissa à jamais traumatisé et dépassé. Finies les études universitaires et l'insouciance des adolescents. Il fallait loger et nourrir sa soudaine famille. Quelques concours administratifs passés dans l'urgence et le récipiendaire parti à Clermont-Ferrand passer son diplôme de contrôleur à l'École Nationale des Impôts.

Muté à Rambouillet dans les Yvelines, il atterrit à la Conservation des Hypothèques de ladite ville. Magnifique institution créée par Napoléon pour que tous les actes de propriété, de mutation, ou de privilèges bancaires soient conservés pour les siècles à venir dans d'énormes volumes destinés à recueillir toute la prose des actes notariés de la Région.

Dans ces salles, tout était d'époque, du gris des murs couverts de dossiers aux manchons protégeant le bas des manches de ces obstinés de la plume et de l'encrier. Un univers terne où les quelques jeunes recrues devenaient, elles aussi, grisonnantes en un temps record.

Un lieu hors du temps, mais que Robert avait choisi pour une unique raison. Du conservateur à l'agent de bureau, c'était la seule administration qui distribuait de substantielles primes pour délivrer aux notaires des réquisitions de renseignements urgents en quelques jours au lieu de quelques semaines.

Pour cette raison Robert était devenu un spécialiste des Hypothèques, passant son temps à lire et retranscrire les actes notariés. Ce régime poussiéreux développa chez lui une profonde aversion d'une quelconque prise de responsabilité.

Aussi un dimanche matin tranquille, quand sa femme l'informa de ses projets de chevrettes à la montagne dans la ferme familiale, il resta silencieux, prostré comme si son monde s'écroulait. Sa femme perdait-elle la raison ? Lui qui pendant plusieurs dizaines d'années avait recopié les mêmes formulaires dans une atmosphère lénifiante, sans réelle responsabilité, sa femme tout à coup voulait le faire travailler en montagne dans le vent, le froid et la neige avec la charge de plusieurs dizaines de chèvres. Alors que sa seule expérience animalière avait consisté à jouer avec le vieux chat de sa tante Mathilde !

Il lui faudrait déménager, démissionner, perdre des droits à la retraite, ne plus boire son café du matin avec ses collègues... Mais non, il rêvait, il allait se réveiller et divertir sa femme en lui racontant son rêve ou plutôt ce cauchemar.

Mais Gabrielle était intarissable et son enthousiasme communicatif. Peu à peu, il s'anima en écoutant ses descriptions précises et imagées et rentra dans le jeu de son épouse signe qu'il était déjà perdant :

— Mais ma Gaby, qu'allons-nous dire aux enfants pour expliquer ce redémarrage à zéro, à notre âge ?

— Mon chéri, les enfants sont grands, et mariés eux aussi. Ils comprendront lorsqu'ils verront notre installation dans la ferme rénovée et les chevrettes amuseront beaucoup nos petits-enfants.

— Oui d'accord, mais quand même pour notre maison qu'est-ce qu'on fait : on la met en vente ou on la loue ?

— Écoute, tu m'ennuies avec tes questions. On a un peu de temps devant nous. Il n'y a qu'à demander conseil à un notaire ou à l'agence immobilière du coin.

— Et pour les chèvres ? Ça a l'air mignon une chèvre, mais je n'en ai jamais approché de ces bêtes-là !

— Robert, je te comprends : la première fois pour la traite ça doit faire bizarre, mais ne t'inquiète pas, je serai là ! Tu sais bien que par mes parents j'ai ça dans le sang, l'élevage, c'est héréditaire.

— Et le froid ? Dis donc, tu y as pensé au froid ? Déjà qu'ici tu mets le chauffage à plus de 20 degrés, comment tu vas faire là-bas ?

— Tu ne vas pas discuter pour quelques degrés, ce n'est pas le Pôle Nord, les Hautes Alpes. Il doit faire froid seulement deux ou trois mois par an. Et puis le froid, ça conserve, paraît-il !

— Oui, mais mon travail et mes collègues ? On voit bien que, toi, tu n'abandonnes que tes ménages ici.

— Oh ! Cette fois-ci tu exagères Gabriel. Ou tu me fais confiance ou je pars seule définitivement, c'est à prendre... ou à laisser.

Face à la nouvelle passion de Gabrielle, tournant presque à l'idée fixe, sa peur de l'inconnu d'une nouvelle vie dans un environnement qui pourrait s'avérer hostile, ne faisait pas le poids lors de leurs discussions.

Interrogés, leurs deux enfants répondaient :

— Vous avez raison, changer de vie ne peut que vous faire du bien.

— Mais ne comptez pas sur nous, entre les enfants et nos boulots nous ne pourrions pas venir vous aider.

— Ah, mais comme chaque année nous partons aux sports d'hiver pour les vacances scolaires, nous pourrions peut-être envisager de passer les fêtes de fin d'année chez vous, à la montagne. D'ici là, vous auriez le temps de rénover la ferme et d'être plus « cool » question boulot.

La nuit, Robert seul dans sa chambre indépendante du premier étage, depuis des années s'endormait sans peine jusqu'au matin. Mais depuis le début de cette affaire, le sommeil était un compagnon difficile à retrouver, car, chose nouvelle, une question tournait en boucle dans sa tête.

Pour la première fois de sa vie, il se demandait s'il devait partager la folie de sa femme pour un projet illusoire que son être tout entier rejetait ou envisager une séparation si elle ne démordait pas de son idée.

Comme il ne pouvait demander conseil, sur ce sujet personnel, et compte tenu de son tempérament particulièrement indécis, il fut très long à peser le pour et le contre pour prendre sa décision.

Au bout de plusieurs nuits de veille et d'angoisse, ce furent finalement les considérations financières et ménagères qui dictèrent son choix. Où aller vivre une fois la maison vendue ou louée ? Qui allait entretenir son nouveau logis et lui cuisiner de bons petits plats ? Car les repas de Gabrielle étaient réputés dans leur entourage, surtout les tartes, elle en était la Reine... Ce furent peut-être les tartes qui firent pencher la balance en faveur d'une incursion en territoire Alpin... Maligne, elle lui avait expliqué que là-bas avec les œufs et le lait du pays ses tartes seraient encore plus succulentes...

Aussi ne lui restait-il plus qu'à suivre le mouvement, non le tourbillon, qu'une émission télévisée avait fait surgir dans la tête de sa compagne.

Pendant ce temps, elle aussi avait du mal à trouver le sommeil. Pour la première fois de sa vie, elle se demandait si elle devait supporter l'inertie et le manque d'enthousiasme de son mari pour ses projets alpins ou tout bonnement les réaliser sans son aide.

Comme elle ne pouvait demander conseil sur ce sujet personnel et compte tenu de son tempérament particulièrement spontané, elle ne fut pas longue à peser le pour et le contre pour prendre sa décision.

Au bout de quelques heures de veille, ce furent finalement les considérations financières et ménagères qui dictèrent son choix. Sans son mari, il lui faudrait engager un employé agricole. Quand elle additionnait les cotisations qui venaient se surajouter aux salaires, elle voyait fondre tout le fruit de son futur labeur. Et puis, qui allait se régaler de ses petits plats qu'elle cuisinait, surtout les délicieuses tartes salées ou sucrées qui faisaient sa renommée au sein de la famille. Ce furent peut-être les tartes qui firent pencher la balance en faveur d'un statu quo avec son mari.

À quoi tiennent les choses ?

Mais qu'importe d'être sauvé par des tartes, le couple restait uni dans cette magnifique aventure. Leur décision était prise et chacun pouvait dorénavant se consacrer à ce projet.

Un mois plus tôt

Son petit carnet vert à spirales ne la quittait plus. Jour et nuit, elle notait méticuleusement toutes les choses à faire ou à prévoir pour ne rien oublier avant le grand départ. La liste mentionnait des conseils utiles pour élever les chiens de berger, comment faire tourner le courrier par la poste et où acheter un bonnet de laine avec protèges oreilles. Une liste à la Prévert, piochée dans les magazines féminins prêtés par la voisine, qui lui permettait d'occuper ce précieux temps aujourd'hui gaspillé.

Lui d'habitude si assidu à son travail, passait de longs moments les yeux dans le vague, assis à son bureau, sans prêter attention aux formulaires qu'il était censé délivrer et qui s'empilaient dans son casier.

Cela alimentait les discussions de ses collègues de travail divisés en deux clans. Le parti des « pro-alpins », peu nombreux, mais admiratifs du courage de leur camarade prêt à quitter l'administration où les démissions restaient exceptionnelles, pour affronter de belliqueuses chevrettes au fin fond d'une vallée perdue, dans la bise glacée. Et tous les autres, une majorité qui par jalousie ou méchanceté s'acharnaient à saper son moral en lui racontant des aventures semblables à la sienne avec un dénouement tragique :

— Mais au fait Robert, tu sais j'ai regardé une émission sur Arte où ils montraient une grange qui avait été frappée par la foudre. C'était horrible. Elle a complètement brûlé avec son propriétaire venu essayer d'éteindre l'incendie. Pense bien à prendre une bonne assurance pour ta veuve au cas où...

Ou alors :

— Tu sais Robert, ce n'est pas pour t'inquiéter, mais j'ai regardé sur internet où ça se trouve Aspres-sur-Buech. C'est un coin perdu où ils ont réintroduit des loups. C'est féroce ces bêtes-là et quand elles attaquent une bergerie c'est toujours un bain de sang. Il y en a qui ont été ruinés à cause de ça. Je ne te le souhaite pas, mais achète un bon fusil, on ne sait jamais !

Ou encore :

— Salut, Robert, ma femme est en train de te tricoter des gants et des chaussettes en laine que je t'offrirai au pot de départ. Un de mes neveux en montagne a eu les doigts de pieds gelés, si tu avais vu ça, ils se détachaient tout seuls comme des glaçons au redoux.

Malgré tout, le compte à rebours avançait, et les mois s'écoulaient ponctués de listes aux lignes barrées, accompagnées par le mot définitif : **Fait.**

- 1) Visiter la ferme pour évaluer les premiers travaux à réaliser et prévoir le nécessaire à emmener pour les premiers jours. **Fait**
Par manque d'entretien, le bâtiment d'habitation et ses annexes tenaient plus d'une ruine que d'une ferme en activité. En résumé, il fallait prévoir des travaux complets de rénovation dont le coût allait sensiblement écorner leurs économies. En attendant, la pièce principale servant de cuisine et de salle à manger pouvait accueillir un couchage temporaire.
- 2) Maison actuelle à louer. **Fait**
Bail signé à une famille nombreuse en quête d'un chez-soi au loyer abordable.
- 3) Démission au 31 janvier prochain. **Fait**
Accomplie auprès du service des ressources humaines avec lettre motivée « J'ai l'honneur de vous demander l'autorisation de démissionner de mon poste de etc.. » Ce qui lui valut illico une convocation chez le Directeur Régional qui ne pouvait concevoir qu'un si fidèle employé, bientôt cinquantenaire puisse quitter son poste, à la veille, qui plus est, d'une progression au sixième échelon !
- 4) Réserver le camion de déménagement. **Fait**
Avec stockage provisoire en garde meuble, puis livraison à Aspres sur Buech dans la ferme de « l'En Haut » dès la chaussée déneigée vers mi-mars.
- 5) Commander les divers outillages nécessaires à l'exploitation. **Fait**
Matériel recommandé par le magazine « Terre promise », commandé à la Coopérative agricole des Alpes. La liste était impressionnante de la clochette avec collier, à l'abreuvoir automatique, sans oublier mangeoire, fil torsadé pour clôture électrique, pelles à grains, râtelier à foin, aliments en granulés...
- 6) Commander 20 chèvres alpines. **Fait**
Âgées de 4 à 5 ans, en gestation et achetées à un éleveur pour un prix raisonnable. Livraison prévue à la ferme le 6 février prochain. Mise bas à partir de fin février...
- 7) Acheter les billets de train en aller simple Paris — Gap - Aspres. **Fait**
Deux places réservées le premier février en seconde classe.
- 8) Verser un acompte de 30 % au maçon du village pour les travaux de rénovation. **Fait**
Début des travaux début mars, fin des travaux... inconnue.
- 9) Acheter un chien de berger. **Fait**
Le choix s'était porté sur un Berger de Savoie âgé de 6 mois trouvé chez un éleveur spécialisé. C'était un chien rustique, puissant, robuste et harmonieux. Mais aussi un montagnard tenace et endurant. Sa robe était de couleur noire et feu avec des taches blanches apparaissant sur le poitrail, le bout des pattes et de la queue.

Installation

Le jour de l'arrivée, le taxi pris à la gare d'Aspres sur Buëch avait eu des difficultés pour gravir le dernier kilomètre jusqu'à leur portail. La route secondaire n'était jamais dégagée par le chasse-neige. Malgré ses chaînes, le véhicule alourdi par les valises avait dû stopper au moins 100 mètres avant le début du petit chemin en pente qui conduisait à la maison. Il faut dire que cet hiver était exceptionnellement froid et neigeux. Ça n'arrangeait pas nos voyageurs enfoncés dans la neige fraîche en vêtements citadins et fines chaussures. Plusieurs aller et retour furent nécessaires pour traîner les grosses malles à l'abri du grand cèdre protecteur planté dans la cour, refuge pour les jours de grand soleil.

De lourds nuages sombres annonciateurs de nouvelles chutes de neige et la nature qui semblait retenir son souffle contribuaient à créer une atmosphère lourde de menaces et d'insécurité. La ferme, grand bâtiment de deux étages en pierres grises du pays, avait aussi un côté lugubre avec ses pans de murs fissurés et plusieurs volets battants au vent. Le toit en lauzes ne contribuait pas non plus, à donner de la couleur à ce paysage en noir et blanc. Impressionnés par l'aspect de la demeure et le terrible silence qui ensevelissait la campagne alentour, les bruits complètement étouffés par le manteau neigeux, ils chuchotaient de peur de troubler le silence de la vieille bâtisse.

Le rez-de-chaussée était consacré à la chèvrie, au local de la fromagerie et au stockage du fourrage d'hiver. Tout le sol était pavé et une grande porte en ogive à deux battants donnait directement sur l'arrière. Pour accéder à l'habitation, un large escalier en pierre menait directement de la cour au premier étage où se trouvaient un cellier, une grande chambre à rénover et une cuisine faisant office de salle à manger. Sur le côté de la pièce principale trônait une cheminée bien approvisionnée grâce au bois des chênes environnants. Ils avaient été coupés en rondins puis stockés sur la façade extérieure, à l'abri de la descente de toiture, par l'ancien locataire.

Au second étage, quatre grandes chambres glacées, aux murs rongés de moisissures. À l'époque, la famille pour réchauffer les lits devait remplir les bassinoires en cuivre avec les braises du foyer. Celles-ci étaient passées à l'intérieur de chaque couche pour la tempérer et en extraire l'humidité. Seul inconvénient, si vous aviez laissé le chauffe-lit trop longtemps en place, la literie pouvait flamber.

Au-dessus des chambres, un immense grenier abritait des vieux meubles, ustensiles cassés, et jamais réparés, vêtements usés jusqu'à la corde, photos jaunies et cartes postales moisies, dérisoires témoins de ceux qui avaient vécu ici auparavant. Ces fameux aïeux de Gabrielle dont elle allait un jour découvrir les péripéties.

Le couple ayant déjà visité la maison précédemment connaissait ses modestes possibilités d'accueil avant les gros travaux nécessaires à leur confort. D'abord, conforter la maçonnerie : lézardes dans les murs, volets décrochés, sol à ragréer et surtout escalier et toiture à vérifier.

Puis toute la partie électricité et plomberie à refaire au vu de l'installation existante. Enfin par souci d'économie les finitions des murs et peintures seraient assurées par le couple.

Leur premier geste d'occupation des lieux fut l'ouverture des fenêtres du premier étage pour chasser cette odeur, mélange de poussière et de feu de bois froid, qui avait au fil des ans imprégné et jaunit les murs et les solives de la maison. Mais le vent poussait les flocons qui commençaient à blanchir les carreaux au sol. Ils choisirent de s'acclimater à l'horrible senteur moins dangereuse, pour eux, que la glaciation du séjour et refermèrent précipitamment les fenêtres.

Robert avait fait démarrer un magnifique feu dans l'âtre grâce à un vieux « bouffadou » trouvé au grenier, suspendu à une poutre, dans lequel il soufflait comme un diable pour attiser le feu. Mais il en fallait du bois, du temps et de la patience pour réchauffer cette vieille maison mal isolée, avec des températures extérieures constamment négatives. Aussi ils ouvrirent leurs malles pour se changer avec des vêtements confortables et chauds. Après avoir enfilé diverses épaisseurs de chandails et pulls en laine, leur allure commença à s'accorder au lieu, ils en avaient conscience, et bientôt ils ressentirent que la maison se faisait plus hospitalière.

Le lendemain, ils voulurent profiter d'une accalmie, le ciel avait pris une couleur bleu dur et le vent était affûté comme une lame de glace, pour rendre visite à leur plus proche voisin à une demi-heure de marche. En effet, Clémentine, afin de s'intégrer plus rapidement, avait besoin d'entendre parler de ses parents et grands-parents : Que cultivaient-ils ? Quels animaux élevaient-ils ? Quelles difficultés avaient-ils rencontrées à cette époque ?

Ils cheminaient sur le petit sentier qui reliait les deux exploitations, ils n'avaient encore jamais eu l'occasion de contempler dans de telles conditions hivernales les sommets enneigés qui dominaient la ferme. D'un côté le col de l'Angélus et la montagne d'Oule, de l'autre la montagne du Dindart et La Plate que l'air cristallin rendait si proche. Ils restaient sans un mot à contempler leur nouvel horizon, sans usines, immeubles, fumées ou bruit de circulation. Le silence seulement troublé par le cri d'un geai ou d'un gypaète barbu.

Un moment de pur bonheur qu'ils pourraient revivre chaque jour et qui chaque fois serait différent en fonction de l'heure et de la saison.

La famille Bricard, leurs voisins, avait toujours vécu dans cette bâtisse aux lourdes tours d'angle, exploitant leur terre depuis des générations. Aujourd'hui, la vieillesse les avait finalement rattrapés et ils vivaient solitaires et confinés, dans la partie basse de la maison à cause des problèmes de chauffage et un escalier trop raide. Une seule chose les maintenait en vie. Ils restaient en l'attente d'une visite trop rare des enfants partis vivre à la ville.

Ils furent heureux de cette arrivée inattendue qui leur apportait un moment de distraction et de convivialité. Les présentations faites, tous réchauffés par un thé bouillant, les hôtes voulurent savoir comment ils avaient échoué dans cette ferme semi-abandonnée, en pleine saison hivernale. Gabrielle leur raconta le cheminement de son projet qui avait été grandement facilité par la possession de la ferme de « l'En Haut » que

sa mère Clémentine lui avait léguée à son décès. Elle parla aussi de ce sentiment intime d'une hérédité venant de cette lignée d'agriculteurs. Au fur et à mesure qu'elle dévoilait son lien de parenté avec les anciens propriétaires de la ferme, le couple Bricard affichait une attitude de plus en plus retenue. Eux, si accueillants à leur arrivée se fermèrent et ne répondirent à leurs questions que du bout des lèvres. La visite fut ainsi écourtée.

Sur le chemin du retour, le couple cherchait quel affront inconscient ils avaient pu commettre. En y réfléchissant, c'était à l'évocation des parents de Gabrielle que l'ambiance conviviale avait brusquement cessé pour se transformer en un farouche mutisme.

Quel secret leur silence pouvait-il couvrir ? Que s'était-il passé pour qu'ils en soient encore si gênés après tant d'années ? Ils se jurèrent de le découvrir dès que l'exploitation aurait démarré et atteint sa vitesse de croisière. Ils allaient avoir tant à faire durant ces quelques semaines à venir, qu'ils oublièrent rapidement ce sentiment de malaise ressenti lors de la rencontre.

Quelques jours plus tard

Ils ne voyaient pas les jours passer. Le matin du 5 février, l'éleveur local avait amené le jeune chien tant attendu à ses nouveaux maîtres. Il venait d'une portée de cinq chiots et était avide de jouer. Ils s'adoptèrent immédiatement dans le même élan partagé. Son expression douce, un peu triste associée à ses formes arrondies, leur donnait l'envie de câliner ce chien aux yeux noisette qui d'ailleurs adorait les caresses. Avec lui, ils allaient avoir un gros bébé jusqu'à l'âge de un an et demi. Jusque-là, Moustache (il s'appelait Moustache à cause des poils blancs de son museau) allait devoir faire preuve de grandes capacités d'adaptation et d'apprentissage. Sa niche l'attendait déjà au rez-de-chaussée où la présence des chèvres rendrait la température confortable.

La chèvrerie avait reçu ses locataires le lendemain après-midi. Elles avaient fini le trajet à pattes pour franchir le chemin toujours enneigé. Quelle pagaille. Inquiètes, sans le mâle dominant, elles courraient dans tous les sens, refusant de suivre l'éleveur qui n'avait pu amener son chien. Ils durent tous s'y mettre pour enfin les conduire jusqu'à l'entrée aux portes grandes ouvertes. Là heureusement la bonne odeur du foin les guida naturellement jusqu'à leur nouveau râtelier.

Leur arrivée avait concrétisé tous les espoirs de Gabrielle et toutes les craintes de Robert. Pour elle c'était le début de son rêve qui se réalisait. Pour lui le début des fortes contraintes qu'il pressentait. Apprendre sur le tas les bons gestes et réflexes à connaître. Anticiper les problèmes des soins et des besoins à chaque instant. Travailler de l'aube à la nuit tombée pour arriver à peu près à remplir les missions d'approvisionnement en foin et fournitures diverses, nourriture, traites, mises à bas, soins, fabrication et vente des fromages, pâtures, comptabilité...

Bien sûr la présence de sa femme le réconfortait, mais il la connaissait, elle pouvait vouloir diriger sans mettre véritablement la main à la pâte. Et cela l'inquiétait.

Comme prévu, fin février les chèvres alpines avaient mis bas dans la bergerie, pour les premières avec l'aide du vétérinaire. Robert attentif l'avait assisté dans un premier temps. Il avait ensuite pris le relais en faisant attention au corps fragile des chevrettes.

Les pattes avant apparaissaient, puis le museau. Alors il tirait doucement sur les pattes, le reste du corps suivait, et l'animal tombait dans la paille au sol, encore tout gluant du placenta. La mère le nettoyait rapidement et quelques minutes plus tard le chevreau arrivait après plusieurs tentatives, à se mettre debout, encore un peu chancelant sur ses pattes. Il trouvait vite les télines, guidé par les petits coups de tête de sa mère. Ce premier lait appelé « colostrum » est primordial pour la santé du chevreau, car très riche des anticorps dont lui-même est dépourvu à sa venue au monde.

À chaque naissance, c'était pour Robert, un vrai bonheur de participer à leur venue et en fonction de la robe ou d'un détail original leur donner un nom définitif. Ses choix allaient de « Belle » à « Zazou » en passant par « Réglisse » ou « Mutine ».

Il se sentait chaque fois étrangement utile et important. C'était un sentiment nouveau qui lui procurait une grande satisfaction et le poussait à s'occuper personnellement de ses chèvres. Tard le soir, il ne finissait jamais sa journée sans avoir distribué un complément d'orge et de maïs avec les épluchures ménagères de la journée et vérifié si la pierre à sel, pour l'apport en minéraux, était toujours attachée à bonne hauteur au pilier.

Pour Gabrielle, le soir était l'occasion de revoir ses prévisions sur son livre de comptes de la production laitière qui pourrait commencer à la fin de la période d'allaitement. Son coup de cœur pour les chevrettes était un peu retombé devant les contraintes nécessaires à un élevage rigoureux. Elle n'aimait pas l'odeur de leur pelage quand il était humide et parfois souillé par l'urine. Il fallait se lever bien tôt pour changer leur litière tous les matins et les nourrir de fourrage l'hiver. Elle avait cru lors du reportage qu'une chèvre vivait toujours en liberté à l'extérieur, broutant l'herbe des champs et lapant l'eau des ruisseaux, sans besoin de démêler sa fourrure. Quant à la traite, pincer les pis pour faire gicler le lait dans le seau, elle ne s'en sentait pas capable !

Elle réalisait que l'exploitation d'une ferme vue au travers de l'écran de télévision de son salon n'avait rien à voir avec la réalité du terrain. Les reportages ignoraient les lourds horaires de travail, parfois nocturnes pour les animaux en souffrance, les conditions climatiques extérieures, les risques d'orages, de grêle ou une trop forte sécheresse, sans compter les différents soins à prodiguer à chacun. Enfin, souvent des prix de vente dérisoires ne compensaient pas les heures de labeur. Gabrielle était en train de réaliser la difficulté de leur défi journalier devant cette masse de travail qu'elle n'arrivait pas à gérer par ignorance ou manque d'expérience.

Pour les chèvres, en attendant la livraison des trayeuses électriques, son mari ferait l'affaire. Il avait même l'air d'y prendre un certain plaisir. Le matin, premier levé, il n'avait d'intérêt que pour ces demoiselles. Lui qui n'avait jamais pensé à lui servir un petit déjeuner au lit le dimanche matin, son premier geste était de placer dans leur râtelier un foin tout frais dès le lever du jour. Mais elles le lui rendaient bien. Il pouvait leur confier toutes ses craintes et ses interrogations. Elles ne répondaient pas bien sûr, mais tournées vers lui elles écoutaient ses paroles avec attention avant d'aller tirer un brin d'herbe de la mangeoire. Ce sentiment de compréhension de la part de ses chevrettes suffisait à le rendre heureux pour la journée.

Dès que le travail le lui permettait, il partait un moment avec son chien découvrir les environs. En promenade, Moustache n'était pas fugueur. Il restait à une distance respectable tournant souvent autour de son maître. Ce comportement était lié à son atavisme de berger qui veut rassembler les bêtes. Ils marchaient dans la montagne au milieu des mélèzes qui ne tarderaient plus à revêtir leurs nouvelles aiguilles. Jusqu'à moyenne montagne ce conifère partageait son sol avec quelques pins sylvestres vite remplacés en altitude par les pins cembro ou pins des Alpes plus résistants au froid. Arrivé au sommet qui dominait son Nouveau Monde, il ne restait plus comme compagnon que le vent glacé glissant d'une cime enneigée vers une herbe maigre et encore grise de froid.

Il aimait marcher ainsi sans but déterminé au fil de son humeur, sans bruit pour mieux surprendre un bouquetin ou un lièvre brun à la recherche d'herbe fraîche. Chaque

jour, il se retrouvait en communion avec la nature et s'apercevait combien cela lui avait fait défaut toutes ces années passées la tête penchée sur les registres.

Il se rappelait aussi quand il était citadin avoir amené à l'occasion, ses enfants au Jardin zoologique ou au cirque de passage pour qu'ils découvrent les animaux autrement que dans les livres ou à la télévision. Mais quelle tristesse de voir les lions ou les tigres blancs tourner inlassablement dans leur cage exigüe, privés de chasser leurs proies en courant dans la savane ! En parcourant sa montagne, il aimait les imaginer en liberté comme les bouquetins ou les chamois.

Printemps

Le dégel arriva soudainement avec la douceur des premiers jours d'avril. La pluie insistante du printemps remplaçait la saison des neiges. Dans la cour, la gadoue aspirait les bottes à chaque pas avec un bruit de succion. Les chevrettes craignaient la pluie et ne sortaient pas par mauvais temps, mais dès la fin de l'orage elles se bouscuaient très indisciplinées à la sortie de la chèvrerie, pressées d'aller saisir les premières tiges et feuilles des plantes encore perlées de leurs petites gouttes d'eau.

Pour Robert, la pâture représentait un gros travail. Il fallait clôturer et électrifier plusieurs parcelles pour permettre une rotation qui laisse reposer à tour de rôle chaque section. Il gérait mieux ainsi le parasitisme et la repousse de la végétation vite dévastée par ces animaux voraces de ronces, branchages et arbustes. Un terrain unique ou trop petit se transformait vite en désert de poussière ou de boue suivant la saison.

Même si les sommets gardaient encore leur blancheur, l'herbe verte apparaissait par plaque avec une multitude de petites fleurs colorées. L'eau se libérait et gargouillait dans toute la montagne. La libre circulation sur les routes permettait un accès facile pour la camionnette du marchand ambulant qui faisait sa tournée deux fois par semaine et le camion de déménagement qui allait leur amener de quoi se sentir enfin chez eux.

L'utilisation des chambres bientôt meublées et chauffées par une série de convecteurs électriques serait enfin rendue possible par l'avancée des travaux de rénovation. Robert avait réalisé les finitions avec des peintures de couleurs pastel différentes pour chaque chambre. Cela permettrait de les différencier lors de l'ouverture de leur gîte rural. En dehors de leur chambre du premier étage ils avaient la jaune, la bleue et la verte, au deuxième niveau, avec salle de bain commune sur le palier. Gabrielle désirait leur donner un style campagnard. Elle avait l'intention de faire ses emplettes dans les différents « vide-greniers » du pays afin de compléter les quelques objets retrouvés dans le grenier et remis en état pour certains.

Bientôt, elle pourrait rajouter à son panneau :

« VENTE DE FROMAGES DE LA FERME DE L'EN HAUT »

L'offre locative :

« CHAMBRES A LA FERME ».

La production de fromage avait enfin commencé après plusieurs essais infructueux, Robert s'était enfin résolu à contacter un chevrier à quelques kilomètres de là. Ayant sympathisé, celui-ci avait accepté de venir lui enseigner l'art minutieux de produire d'authentiques fromages fermiers avec le lait de ses chevrettes. Il devait pour cela suivre une méthode ancestrale qui consistait à respecter cinq étapes. Pour réussir, studieusement, il suivait tous les jours les modes de fabrication d'un fromage de chèvre réussi.

Tout d'abord, il additionnait le lait cru de ferments lactiques et d'un peu de présure pour favoriser la lente coagulation du lait pendant un à deux jours. Égoutté sur une toile, le caillé laissait s'échapper le petit-lait qui s'écoulait naturellement.

Cylindre allongé ou aplati, pyramide, bouchon, bûche ou brique..., c'était lui qui déterminait la forme de ses fromages. Traditionnellement effectué à la louche, le moulage s'effectuait dans de petits récipients perforés aux formes diverses, les faisselles.

L'égouttage jouait un rôle très important dans la durée de conservation du fromage. Il consistait à éliminer le reste de petit lait encore présent dans le caillé par un égouttage complémentaire dans un lieu sec et frais.

Ensuite il déposait le sel à la volée sur les fromages moulés. Essentiel pour relever le goût, le sel faisait aussi obstacle à la prolifération des micro-organismes. Ils pouvaient être aussi saupoudrés d'une fine poudre de cendre de charbon de bois, ils devenaient alors des fromages cendrés.

Certains fromages pouvaient être consommés frais alors que d'autres poursuivaient leur maturation. Robert effectuait l'affinage dans la cave sous la maison, fraîche, mais suffisamment ventilée. Tous les jours, il venait leur rendre visite et les retournait régulièrement à la main. C'était à lui d'apprécier leur maturation au toucher, au coup d'œil, à l'odorat et au goût.

Au fur et à mesure, il se lançait dans de nouvelles variétés de fromages au goût fruité ou épicé, frais ou affiné, sec ou enveloppé d'épices, d'herbes aromatiques, de miel ou de feuilles de châtaignier.

Gabrielle se chargeait d'écouler la production journalière, sur les marchés environnants, grâce à la 2 cv fourgonnette, achetée sur place.

Son stand de vente était très fréquenté, car elle amenait toujours avec elle sa chevrete préférée « Cannelle », celle qui avait quelques poils blancs au ras des sabots qui faisaient penser à des manchettes.

Celle-ci attirait grands et petits autour de son mini enclos chacun voulant la caresser. Naturellement sur le nombre figuraient toujours quelques amateurs de bon fromage qu'elle invitait à venir visiter l'atelier de fabrication. Elle leur remettait un prospectus publicitaire avec un plan routier précis que leur fils avait créé et imprimé sur son ordinateur. De plus les prix de vente pour lancer l'affaire étaient compétitifs, car elle avait tenu compte de la concurrence.

Leur existence à ce moment-là était pleine de vie et de projets. Obligé par l'inconfort des lieux de rejoindre la couche commune, le couple avait même du plaisir à se retrouver le soir et voulait que cela se poursuive après les travaux. Même s'ils se retrouvaient rompus et épuisés, ce défi d'une nouvelle vie avait remotivé chez eux le plaisir d'œuvrer ensemble pour un but commun. Ils étaient tout simplement heureux malgré la fatigue de longues journées et loin de penser que d'ici peu leur vie allait brutalement basculer.

Un an plus tard en Été

L'exploitation avait atteint son plein régime. Toutes les tâches étaient répertoriées et distribuées en part égale à chacun. Les étages d'habitation étaient rénovés au mieux affichant un confort simple avec une décoration des plus charmantes. Seul le grenier était resté en friche avec ses vieux objets et ses couches de poussière centenaires.

Il était grand temps d'y mettre de l'ordre, car ils avaient prévu à terme un aménagement des lieux. Le sol en bois brut, une charpente à l'ancienne, il ne manquait qu'une isolation mettant en valeur ce travail pour transformer cet espace en salon T.V et salle de jeux lors des visites de leurs petits-enfants.

La première chose à faire était de débarrasser tout ce bric-à-brac accumulé depuis toujours. Ils décidèrent d'attaquer ce gros chantier un prochain dimanche.

Ils s'étaient équipés avec salopettes, gants épais, masque filtrant et grands sacs plastiques. Un grand récipient accroché à la corde fixée sur la poulie du fronton allait leur faciliter la descente de tout ce fatras.

Gabrielle et Robert progressaient calmement, lisant, soupesant, étudiant chaque document et chaque objet à la recherche d'un souvenir ou d'une valeur quelconque.

C'est Robert qui tomba dessus par hasard. Dans une pile de vieux magazines moisissés, datant de l'après-guerre, il sentit une épaisseur. Au milieu, parfaitement dissimulé, se trouvait un cahier d'écolier à petits carreaux, sur la couverture duquel figurait une inscription à la plume : » MON JOURNAL ».

Peu enclin à lire le quotidien d'une jeune fille de la campagne, il posa le cahier en attente de décision sur une poutre du fond du grenier.

Le « grand nettoyage » continua tard dans la matinée avec la découverte par Mireille d'un vieux fusil de chasse gravé aux initiales de son père bien emballé avec ses munitions au fond d'une malle.

Tout le contenu du grenier avait été répertorié, une majorité d'objets éliminés dans les sacs et certains conservés pour alimenter le feu de la cheminée.

Suite à ce tri, seul rescapé sur une poutre, un ancien moulin à café en bois et métal reposait sur le cahier d'écolier.

Gabrielle au passage ramassa le moulin à café pour enfin redescendre se doucher et préparer le déjeuner. Robert prit le fusil avec l'intention de l'astiquer et le suspendre dans l'entrée. Le cahier resta en place presque invisible sur la haute poutre.

Les vacances scolaires arrivèrent et ils eurent la joie d'accueillir de la main-d'œuvre : les vacances enfants accompagnés de leurs parents.

C'est ainsi qu'ils apprirent de leur fils Bruno, qu'il subissait les contractions de personnel au sein du groupe qui l'employait depuis de nombreuses années. Du jour au lendemain, une volonté pressante d'économie de la Direction générale voulait délocaliser le service comptable à Sofia, capitale de la lointaine Bulgarie. Le ridicule salaire local avait

découragé l'ensemble du service à tenter sa chance dans un pays de l'Est avec femmes et enfants à charge.

Il allait donc pointer au chômage comme ses camarades. Jusqu'à ce jour, satisfait de son poste soi-disant à durée indéterminée, il ne s'était jamais interrogé sur d'autres métiers ou d'autres lieux. Maintenant l'esprit libéré de cette attache, avec sa femme infirmière libérale facilement mobile, il pouvait rester ouvert à toutes les options.

À voir son père si satisfait de sa nouvelle vie, l'idée lui vint progressivement de le rejoindre pour le seconder. Il avait pesé en famille le pour et le contre. Il fallait une envie partagée par tous pour ne pas craindre de reproches ultérieurs. Un travail autonome, des conditions de vie saine, les enfants qui allaient étudier au lycée de Gap. L'espoir d'une nouvelle clientèle pour sa femme. Tous ces facteurs avaient décidé la famille unanime à franchir le pas dès la fin de l'année sitôt le préavis terminé et les diverses formalités financières et administratives accomplies.

Gabrielle et Robert furent très heureux de cette décision qui allait bientôt les rapprocher de leurs enfants. Même si Robert assurait sans problème l'élevage de ses chèvres qui de vingt étaient maintenant au nombre de quarante en comptant les nouvelles venues. Le besoin grandissant de grandes quantités de fourrage, à raison d'une tonne l'an par chèvre, l'avait poussé à produire cette nourriture nécessaire pour sa propre consommation dans les terrains restés en friche depuis de nombreuses années. Pour cela il avait acheté à crédit un tracteur agricole avec ses divers accessoires. Pareil pour sa fromagerie, les équipements nécessaires devenaient plus nombreux et un surplus de lait l'obligeait à produire des fromages en plus grande quantité.

L'aide de son fils serait la bienvenue pour assurer en toute quiétude le développement et l'écoulement de la production.

En plus des contraintes de la traite matin et soir et de la fabrication des fromages son fils l'aiderait aussi pour la commercialisation en étant présent sur tous les marchés alentour. Et pour écouler les surplus, ce dernier avait même eu l'idée de démarcher les revendeurs et les restaurateurs du pays toujours à l'affût de produits de qualité.

Enfin, la rentabilité serait au rendez-vous... si l'on en croyait les livres comptables tenus par Gabrielle.

Les petits-enfants reviendraient bientôt de Paris auprès d'eux pour assurer leur rentrée dans ce nouveau Lycée de Gap après les vacances scolaires de Noël, et en attendant tous repartirent régler le changement radical de leur vie.

Automne

L'automne en montagne est la plus belle période de l'année. Ce sont les variations de lumière qui marquent les changements de saison en altitude. Pendant que les arbres revêtent des couleurs automnales flamboyantes, la montagne plonge doucement dans le silence. La présence des randonneurs et l'écho des chutes de pierres se raréfient, comme celui du cri des marmottes.

C'était un dimanche après-midi doux et lumineux les chèvres paissaient dans leur enclos, la ferme se retrouvait somnolente sous un beau soleil d'automne. Gabrielle et Robert à l'abri sous le grand cèdre dégustaient leur café en se racontant leurs dernières expériences. L'un avec ses chèvres et sa production fromagère, l'autre avec les habitués du marché qui commençaient à se confier à elle. Tel lui racontant la disparition d'un compagnon, tel autre le mariage de son dernier aux Amériques... une manière somme toute de commencer à se sentir acceptée par les gens du pays et un peu plus chez elle.

Ils en étaient venus à parler des projets d'aménagement du grenier qu'ils avaient plusieurs fois remis, faute de temps et de finances. Robert soudain dans un flash revit l'image du petit cahier d'écolier dont il avait omis de parler à Gabrielle. Le temps de lui expliquer en deux mots et il était déjà monté au grenier le récupérer sur la poutre.

Confortablement assise dans son vieux fauteuil « crapaud » rose qu'elle tenait de l'héritage d'une tante, son petit verre quotidien de vin blanc du pays à portée de main, elle ouvrit, curieuse ce journal inconnu écrit d'une fine et toute petite écriture aux mots serrés de quelqu'un qui économise chaque millimètre de papier.

Voilà résumé, ce que cette après-midi-là, Gabrielle apprit de sa mère Clémentine, car, oh surprise ! Il s'agissait bien du journal de sa mère.

Avant-guerre, Louis Laplane, le père de Gabrielle, avait épousé la jeune Clémentine Sureau, enseignante, née au village voisin de Larnage. Tombée sous le charme de Louis, elle avait abandonné l'enseignement pour le seconder à l'exploitation. Ils vivaient, tous deux à la ferme d'En Haut dont Louis avait hérité de ses parents quelques années auparavant.

Aux premiers bruits de guerre avec l'Allemagne il se porta volontaire, avec l'accord de son épouse, pour défendre sa patrie. Il partit rapidement dans son casernement de Briançon, comme chasseur alpin.

Louis passait son temps à surveiller les sommets, perché avec ses compagnons dans les casemates positionnées sur les crêtes frontalières. Au commencement, il bénéficia d'une courte permission pour rentrer au foyer retrouver sa femme. Elle se débrouillait comme elle pouvait entre les récoltes et les animaux. Des journées de labeur jamais terminées. Son mari lui manquait cruellement, depuis la déclaration de guerre. Elle si jeune et si jolie vivait en recluse dans cette grande maison vide, en priant tous les soirs pour que Louis revienne vivant de cette folie meurtrière.

Quelque temps après l'armistice de juin 1940, elle avait appris, par la Croix-Rouge, son emprisonnement dans un camp allemand. Qu'importait la détention, son mari était en vie, c'était le principal.

Tous les hommes n'étaient pas partis se battre. Étaient inaptes ceux présentant des troubles physiques ou psychiques graves. Au village une dizaine d'exemptés avaient été recensés. Malgré leurs problèmes de santé, ils se sentaient jugés par la population qui les considérait comme des « tire au flanc ». Même chez les proches voisins, Emile Dufour, homme solide à la grande stature, l'un des employés de la ferme Bricard, souffrait d'une forte déficience auditive qui l'avait maintenu au pays.

De temps en temps, Émile, en bon voisinage, amenait des fruits ou des légumes récoltés dans son potager. Il aimait bien regarder Clémentine préparer la tasse de chicorée qu'elle ne manquait pas de lui proposer à chacune de ses visites. Échanger quelques banalités de voisinage contribuait à combler leur solitude. Les visites d'Émile se firent de plus en plus rapprochées. Jusqu'au jour où....

Il s'était jeté sur Clémentine par surprise, l'avait jetée à terre, prise de force malgré ses cris inutiles, et abandonnée meurtrie sous le cèdre de la cour. Elle était restée longtemps prostrée, incapable de bouger du sol humide. Enfin debout, elle s'était nettoyée longuement pour tenter d'effacer la honte et la haine qu'elle ressentait. La nuit portant conseil, au matin elle était décidée à se taire à jamais pour éviter le jugement des hommes solidaires et des femmes jalouses. Son mari ne saurait rien de son déshonneur et nulle vengeance ne serait à craindre.

Elle ne sortait pratiquement plus de sa ferme, vivait en complète autarcie, attendant que sa blessure se referme enfin. Des nouvelles rassurantes de Louis, transféré par le service du travail obligatoire dans une ferme en Bavière, étaient les meilleurs remèdes pour adoucir ce choc violent.

Son repos fut de courte durée. Au bout de quelques semaines, vomissements et malaises la surprirent. C'étaient des signes qu'une fille de la campagne savait interpréter.

Clémentine était enceinte d'un bébé indésirable, car fruit de ce viol qu'elle essayait vainement d'oublier. Que diraient les commérages de cet enfant au père absent ? Comment décider d'un avortement sans déclencher le scandale, elle qui avait choisi de se taire ?

À qui se confier et demander conseil ? Sa famille et son entourage étaient du genre à fermer les yeux sur ces actes, et même à condamner la fille, soupçonnée d'avoir encouragé le garçon. Elle ne savait vers qui se tourner. Elle choisit de garder l'enfant et de dire toute la vérité à son mari. Tout, sauf l'identité de l'agresseur qui devait à jamais rester secrète pour éviter les représailles de Louis, qu'elle voulait préserver des tribunaux et de la prison.

Pour ce bébé innocent et son mari, elle accoucherait dans le plus grand secret en souhaitant la fin de cette guerre et le retour de Louis. Les alliés avaient débarqué en Normandie, et après avoir libéré la France forceraient certainement bientôt le régime nazi à signer un armistice. Elle attendait patiemment son retour.

Elle avait accouché seule, heureusement sans complications. C'était son premier enfant, mais elle connaissait le scénario valable pour les animaux comme pour les

humains. Les contractions, la perte des eaux, la douleur qui laisse brisée puis revient par vagues, la tête du bébé qui se présente bien et la naissance où tout s'arrête avec les premiers vagissements. Enfin le cordon à couper et s'endormir épuisée, le petit être sur son sein cherchant déjà à téter. C'était une petite fille qu'elle décida d'appeler Gabrielle.

Louis, son mari, était revenu quelques semaines après la fin de la guerre. C'était un homme différent, qu'elle avait accueilli au portail. Amaigri, barbu et fatigué il était tombé dans ses bras, épuisé. Le temps passé loin des siens et le souvenir des horreurs de cette guerre l'avaient profondément transformé.

Lui, d'ordinaire, si gai était devenu taciturne. La première nuit, il l'avait passé dans une chambre du haut pour leur laisser un peu de temps, pour se réhabituer l'un à l'autre. Afin de se soulager de son fardeau, Clémentine ne put attendre plus longtemps et dès le lendemain, en le priant de croire en son innocence, parla de son bébé qu'elle avait laissé en garde chez une amie.

Louis était furieux, non contre sa femme, qu'il aimait en toute confiance, mais contre cet homme qui était venu les salir. Malgré ses résolutions, devant tant de colère et de supplications elle ne pouvait lui cacher plus longtemps la vérité.

C'était Émile. L'employé de la ferme Bricard, qui avait osé profiter de son absence. Celui qui, tout gosse avait perdu son œuïe un soir de 14 juillet à cause d'un pétard reçu contre l'oreille, celui qui avait été réformé. Celui qui s'inquiétait d'elle pendant sa longue absence. Celui qui n'avait pas respecté sa femme...

Alors que Clémentine en larmes le suppliait de se calmer, il avait pris son fusil de chasse et s'était enfui en hurlant.

Le soir, hagard, il était revenu à la ferme. Il avait dit à sa femme avoir tiré sur ce « salopard » puis était monté se renfermer dans sa chambre. Il l'avait laissée éplorée, assise dans la cuisine où elle imaginait le pire en attendant que les gendarmes viennent arrêter son mari au petit matin.

Mais rien ne se passait. Lui ne voulait pas en parler. Il avait fallu plusieurs jours pour apprendre par le facteur que leur voisin hospitalisé avait déclaré s'être blessé malencontreusement en nettoyant son fusil. Ses jours n'étaient pas en danger, mais il avait perdu à jamais l'usage d'un bras.

Les jours se succédaient sans que l'état de Louis s'améliore. Il refusait toujours de voir le bébé et traînait désœuvré dans l'exploitation, refusant toute aide psychologique. Au contraire il semblait s'enfoncer de plus en plus dans sa déprime. Jusqu'au jour où Clémentine malgré toute l'attention qu'elle lui portait, avait retrouvé son corps pendu à la grande poutre du grenier avec, juste, ce mot : « Je ne peux plus. Pardon à ma femme et à mon enfant ».

Voilà comment, par un dernier message, Louis avait accepté l'enfant qui allait grandir sans connaître le poids de ce drame.

Quelque temps après, sa guérison assurée, Émile fut rongé par les remords, responsable du mal fait à cette famille et des conséquences dramatiques qui en avaient découlé. Pour se soulager d'un poids trop lourd, il se confessa à son patron M.Bricard. Puis il quitta le pays et personne ne le revit jamais.

Ils avaient lu le récit de Clémentine d'une seule traite. Le temps semblait s'être arrêté, seules les ombres des arbres qui s'allongeaient sur le sol de la cour comme un gigantesque cadran solaire leur rappelaient son avancée.

Elle venait par hasard de découvrir le drame qu'avait vécu sa mère, ignoré de tous. Les secrets étaient monnaie courante dans les familles et souvent les gens concernés les emmenaient avec eux dans la tombe pour l'éternité par peur du déshonneur. Et c'était ce que sa propre mère avait décidé aussi.

Comment ce journal renfermant ce lourd secret avait-il pu rester abandonné dans le grenier au risque d'être lu par quiconque ? Était-ce un hasard ou une volonté de sa mère pour laisser au sort la possibilité de confesser un jour la vérité ?

Gabrielle et Robert étaient restés silencieux, d'abord incrédules puis carrément bouleversés par cette terrible histoire. Tout ce qu'elle en retenait et qui lui trottait dans la tête c'était ce constat : elle n'était pas une Laplane ! Ses aïeux lui étaient en partie inconnus, elle ne savait plus rien de cette ascendance dont elle était si fière. Son père qui ne l'était plus n'était pas mort en héros à la guerre, mais s'était suicidé dès son retour. Quel sang coulait dans ses veines ? Ses certitudes s'écroulaient en même temps que ses racines.

Pour Gabrielle, le choc était rude et la blessa profondément. Ses rêves les avaient entraînés dans un pays perdu, au fin fond de la montagne, dans une bicoque glacée qu'ils avaient dû complètement rénover y laissant toutes leurs économies. Tout cela pour avoir la possibilité d'élever quelques chèvres dont elle était tombée sous le charme... Quelle folie !

Elle entra dans une période de fragilité, certainement le contre coup des efforts, questions et prises de risques des mois précédents. Elle se sentait épuisée par un travail et une responsabilité qu'elle avait du mal à assumer chaque jour davantage.

Elle ne pouvait se plaindre ou se confier à son mari, car cette situation, elle seule l'avait voulue, y entraînant de force son époux.

Le choc provenant de la révélation de sa filiation, les sentiments de trahison et de mensonge qui en découlaient la plongèrent dans un état bien proche de la dépression. Ses bases qu'elle croyait si solides se révélaient bien fragiles et un goût de poussière s'infiltrait dans son être.

Elle aurait eu besoin de parler pour éliminer ce poids qu'elle ressentait sur la poitrine : elle était une enfant non désirée ! Mais elle n'avait personne d'assez proche pour se confier. Seule avec ses chèvres et son mari déjà bien occupé, les enfants partis et suffisamment absorbés par leurs démarches diverses, elle gardait pour elle seule ce traumatisme qui l'oppressait, de plus en plus.

Incapable de réaliser qu'ils avaient ensemble et courageusement vaincu une à une toutes les difficultés de cette aventure, elle se laissait tomber dans un négationnisme dépressif. Rien n'allait, elle se croyait au bord de la faillite, pensait qu'ils seraient obligés de vendre la ferme pour rembourser d'hypothétiques créanciers. Une anxiété inexplicable prenait le pas sur la réalité, elle la submergeait et son mari devait endurer seul cette vague de pessimisme qui ne cessait de grossir, au risque d'engloutir son compagnon peu aguerrri à combattre ces symptômes obsessionnels.

Finalement plus solide et complètement acclimaté à sa nouvelle vie, ce dernier se voyait obligé de la remplacer de plus en plus souvent dans ses activités journalières de vente au marché et de comptabilité. Dès le petit matin, il passait de la traite des chèvres à la fabrication des fromages, puis la vente au marché de ses produits l'amenait à l'accueil l'après-midi des quelques rares vacanciers encore présents avec, entre-deux, l'entretien de son jardin maraîcher où planter, sarcler, arracher, arroser et cueillir lui prenait beaucoup de temps et d'énergie. Le soir enfin, dans un coin du salon, il finissait quelquefois les comptes abandonnés par son épouse, partie se coucher.

Les jours s'écoulaient, mais l'état de Gabrielle restait stationnaire. Son esprit tournait en boucle autour d'idées noires jusqu'au jour où il avait fallu consulter, car elle n'arrivait plus à dormir. C'était à l'hôpital de Gap qu'elle avait été prise en charge pour quelques jours.

Robert et les enfants arrivés en urgence avaient pu lui rendre visite. Quel déchirement de la voir, elle, naguère, si vive et si gaie, dans un état de calme seulement dû aux tranquillisants.

Elle avait essayé de revenir à la ferme avec un traitement et un suivi à long terme. Mais ce lieu entretenait tous les jours son mal-être, le grand cèdre lui rappelait le drame vécu par sa mère et la poutre du grenier symbolisait le souvenir de son père. C'était le pire endroit pour amener son esprit à oublier un jour ces drames qui lui semblaient encore si présents puisqu'elle-même en était la preuve vivante. Destins croisés d'ascendants qu'elle aurait pu oublier s'ils n'avaient pas été au centre de son obsession.

Quel sang inconnu circulait en elle, de quelle hérédité pouvait-elle se prévaloir aujourd'hui qu'elle connaissait enfin la vérité. Fille d'une maîtresse d'école et d'un inconnu mal entendant, de quelle descendance pouvait-elle se prévaloir pour avoir un sens inné de l'agriculture ? Son inaction et sa présence inutile venaient conforter sa culpabilité et ses remords. Elle oubliait dans son désarroi que l'agriculture ne compte pas de génie, comme chez les musiciens, mathématiciens ou autres. Il ne s'agit pas d'un don, mais la plupart du temps du travail acharné de la terre, de père en fils, pour en récolter le fruit.

Robert l'avait bien compris depuis leur installation à la ferme. Il ne comptait pas ses heures et devait respecter les règles ancestrales établies par ses prédécesseurs. Leur expérience, qu'il trouvait dans les revues spécialisées ou à l'occasion de ses rencontres avec des professionnels, l'aidait à protéger son cheptel des maladies et de la dégénérescence. Ici, nul génie ou diplômé ne pouvait rivaliser avec un travailleur assidu. Même le progrès technique des machines agricoles qui simplifiait leur travail ne pouvait remplacer complètement le labeur humain ni l'amour de la terre et des bêtes. Souvent, il essayait de l'expliquer à son épouse, mais dans son état rien ne pouvait la détourner de ses certitudes.

L'automne finissait quand un jour, après le déjeuner, ils entendirent la clochette tinter dans le silence. Chacun tardait un peu à bouger, souhaitant que l'autre se lève enfin. Robert avait craqué le premier, il ne pouvait laisser sonner quelqu'un aussi longtemps, à sa porte, sans réagir.

C'est en ouvrant le portail qu'il reconnut les Bricard serrés l'un contre l'autre, l'air gêné, avec un plein panier de champignons comme pour une offrande.

Robert décontenancé, portail entre ouvert, avait appelé Gabrielle à venir le rejoindre, car il ne savait quelle attitude prendre. Devait-il leur fermer la porte au nez comme eux-mêmes l'avaient presque fait précédemment ou écouter leurs excuses, car forcément leur présence ne pouvait s'expliquer que par une explication sur leur dernière entrevue.

Gabrielle plus curieuse que fâchée les fit entrer dans la cour pendant que Robert allait installer deux chaises supplémentaires autour de la table desservie. Une fois attablés, le silence s'était installé juste troublé par quelques mouches cherchant les dernières traces sucrées peut être oubliées par l'éponge sur la table en formica.

Les arrivants étaient manifestement mal à l'aise, les mains moites, à la recherche d'un verre d'eau secourable, ils ne savaient par où commencer. Ils se jetaient de temps à autre des regards rapides comme pour s'encourager. Le mari plus calme, avait commencé à parler, faiblement d'abord puis sa voix avait repris son timbre habituel, celui des paysans qui doivent se faire entendre dans le bruit du vent, de leur troupeau ou de leur chien. C'était des excuses pour avoir enfreint les lois de l'hospitalité, si chères à son cœur. Pour se faire pardonner, ils avaient amené leur cueillette du jour : un panier de chanterelles.

Mais Gabrielle et Robert ne furent pas dupes et comprirent qu'en fait ils exprimaient à leur façon le regret des fautes commises par d'autres, dans les années précédentes, et leur apportaient ainsi un réconfort silencieux, mais sincère.

Malgré ce témoignage amical, Gabrielle ne parvenait pas à cicatriser de ses traumatismes et devait régulièrement consulter à l'hôpital de Gap. Son médecin avait beau modifier ses prescriptions, aucun médicament n'arrivait à la guérir. Il lui conseilla finalement de quitter pour un temps le lieu qui entretenait son mal-être.

Ils en discutèrent calmement un soir, assis de chaque côté de la lourde table plus que centenaire qui avait assisté à plus d'un conciliabule au fil des ans :

— Robert, tu sais que je t'aime énormément et que plus jamais je ne te menacerai de te quitter comme j'ai pu le faire il y a quelques années, je m'en excuse aujourd'hui. Tu comprends, je voyais passer les années si vite que j'ai été prise d'une folle envie d'avoir une deuxième chance et je t'ai entraîné avec moi dans une aventure qui finalement s'est révélée bien au-dessus de mes forces. Mais, toi, tu as réussi, tu as su prendre les bonnes dispositions et je t'en suis très reconnaissante. Je n'aurais pas supporté un échec après tous ces chocs qui m'ont cabossé l'âme. Tout cela pour te dire que j'ai bien réfléchi. Vu mon état, je dois écouter mon docteur qui me conseille fortement de quitter provisoirement la ferme pour me remettre durablement. Si tu savais comme je regrette...

Après avoir beaucoup pesé le pour et le contre, Gabrielle était maintenant rassurée de savoir que leur fils allait venir s'installer en fin d'année et que Robert ne serait pas seul. Elle rejoindrait Muriel, leur fille qui lui avait trouvé un petit studio en location à deux pas de chez elle dans Marseille. Elle l'aiderait de son côté à passer le cap de son divorce. Son affection et le temps feront leurs effets mieux que tous les médicaments.

— Gabrielle, tu sais que je ne suis pas un grand parleur. Mais sache que je t'aime toujours profondément moi aussi. La preuve, je suis ici avec toi ! Même si au début tu m'as forcé la main dans cette aventure je ne veux qu'une chose, c'est qu'elle continue avec nous deux ensemble et inséparables pour la mener jusqu'à son terme. Alors, bon aujourd'hui, tu pars pour te reconstruire auprès de notre fille, mais reviens moi vite. C'est toi le moteur dans notre couple, je dois bien le reconnaître et j'ai un énorme besoin de toi.

Renouveau

Maintenant, la ferme avait repris ses fonctions familiales au détriment du projet d'un gîte rural remis à plus tard. Elle résonnait des voix des petits et de l'activité des grands. Robert et son fils Bruno développaient l'exploitation pour nourrir tout ce monde pendant que sa belle-fille avait confortablement aménagé son cabinet d'infirmière dans la petite remise inoccupée.

Gabrielle se remettait doucement auprès de sa fille, en attendant un parfait rétablissement et faisait des aller et retour de plus en plus fréquents pour retrouver Robert et la ferme. La famille se retrouva enfin au complet l'été suivant pour les vacances scolaires, dans la ferme maintenant réputée dans tout le pays pour ses délicieux fromages.

Ces retrouvailles familiales donnaient lieu à de longues soirées dans la douce chaleur montant des vieilles pierres de la cour. Par leur tiédeur elles tempéraient la fraîcheur de la tombée de la nuit. Les gens de la vallée, transpirant et étouffant dans la chaleur restituée, de l'asphalte ne pouvaient imaginer combien dormir sous la couette était confortable en montagne. Mais l'été c'était aussi les balades et les piqueniques dans les sous-bois ou les prairies en fleur, à chercher la fraise des bois ou la myrtille sauvage. Il fallait beaucoup en ramasser pour compenser la consommation sur place des petits et grands gourmands. Cueillir les baies dans cette odeur forte, particulière aux sous-bois, mélange de senteurs de mousse humide et de bois en décomposition était un cadeau sans cesse renouvelé. Au sortir de la forêt, au creux d'un petit vallon arrosé par un ruisseau, il était fréquent d'admirer le vol, dans les courants ascendants des sommets, d'un Circaète à la recherche d'un reptile au sol.

Le soir, avant que les sommets se fondent doucement dans le bleu du crépuscule, c'était à Gabrielle, de préparer la confiture destinée pour l'année à venir à agrémenter ses délicieuses tartes sucrées, dont elle avait conservé le titre incontestable et non disputé à ce jour, de reine des tartes !

Épilogue

Ils avaient appris qu'aux décès de leurs voisins les Bricard, leurs héritiers avaient mis la vieille ferme familiale à la vente.

Les enfants avaient « sauté sur l'occasion » d'être chez eux tout en restant à proximité. Pour décharger leurs parents, ils avaient transporté les chèvres dans leur nouvelle chèvrerie ainsi que l'atelier de fabrication du fromage. La belle-fille quant à elle avait conquis une nouvelle clientèle et avait fait venir un associé pour assurer toutes les sollicitations médicales.

L'emplacement au marché avait échu aux petits enfants qui s'en sortaient plutôt bien avec la descendance de la chevrette à manchettes. Maintenant, cette vente devenait presque négligeable par rapport aux nouveaux débouchés d'un circuit consacré aux professionnels et d'un début prometteur de vente en ligne. Mais ils tenaient à conserver le contact direct avec les consommateurs, et aussi à entretenir par cette présence la continuité de leurs parents.

Gabrielle avait repris sa place au côté de son mari, mais son état restait toujours préoccupant. Elle ressentait, de plus en plus souvent, de violentes montées d'angoisses et des nuits de peur panique irraisonnées. Robert s'efforçait de la calmer au mieux, sans en parler à personne, de peur de la perdre à nouveau.

Lui, il voulait reprendre le projet de « chambre à la ferme avec table d'hôte » qui devenait très à la mode avec le vivre naturel et le manger bio. Ce concept de repas à base de produits frais du jardin, associé à la proximité des divers animaux de la ferme, que l'on pouvait observer et caresser dans leur habitat naturel, ne pouvait que séduire les nombreux touristes qui l'été envahissaient la vallée. Mais Gabrielle, serait-elle capable de l'accompagner sur ce nouveau projet ?

Maintenant, leur seule devise serait : « Du passé, faisons table rase... »

Gabrielle avait lancé le premier projet, et Robert l'avait réalisé contre toute attente. Leur pari était gagné grâce à leur total engagement et aux bons choix qu'ils avaient pris tout au long de cette nouvelle vie. Ils avaient commencé l'aventure avec les chevrettes. Aujourd'hui, la gestion des chambres d'hôte était un nouveau défi à relever. Le goût de l'aventure ne les avait donc peut-être pas quittés !

Quelques semaines plus tard, c'est avec stupeur que les amis et clients de Gabrielle et Robert ont pu découvrir cet article sur l'édition du Courrier alpin :

DRAME FAMILIAL OU TUERIE CRAPULEUSE ?

« Que s'est-il vraiment passé ce mardi dans la ferme De l'En-haut à Aspres-sur-Buèch dans les Hautes Alpes ? C'est là en effet que dans la matinée de ce mardi deux personnes ont été retrouvées mortes tuées par balles. Il s'agit d'un couple d'agriculteurs. C'est aux environs de 8 h du matin que la macabre découverte a été faite, par un des enfants travaillant dans l'exploitation.

Deux jours après l'effroyable découverte des cadavres des époux Prévôt, les enquêteurs tentent aujourd'hui de déterminer les circonstances exactes du drame.

Les gendarmes de la section de recherches de Gap, saisie de l'enquête pour "homicides volontaires aggravés", ont réalisé les premières auditions. Ils ont indiqué ce jeudi que la piste du différend familial était privilégiée.

"Les premières investigations réalisées permettent de s'orienter vers la thèse du drame familial", a également indiqué ce mardi le procureur de la République de Gap. La mère de famille, Gabrielle Prévôt, 56 ans, "aurait abattu son époux Robert, 59 ans dans son sommeil avec son fusil de chasse avant de retourner l'arme contre elle". Et comme "aucun écrit n'a été retrouvé sur place. Le mobile reste en l'état inconnu", a ajouté le parquet.

"Je doute de la version du procureur", a expliqué au Courrier alpin un voisin qui connaît le couple depuis plus de deux ans. "Elle n'était pas comme cela... Malgré sa dépression Il lui était impossible de faire cela, à son mari, à sa famille..."

Des problèmes financiers ou un règlement de comptes ?

La gendarmerie a toutefois indiqué que toutes les pistes étaient étudiées. La thèse du règlement de comptes aurait ainsi été évoquée. "On entend dire qu'il aurait congédié un de ses employés et qu'il aurait reçu des menaces de mort", aurait confié une source proche du dossier au Courrier Alpin. Un des enfants, qui a découvert les corps, a réfuté cette hypothèse auprès du quotidien. "Il fallait que l'affaire tourne, c'est normal d'être exigeant avec le personnel dans ce métier, mais c'est n'importe quoi de penser à cela !"

D'autres auraient évoqué des problèmes financiers rencontrés par le couple. Là encore, des proches de la famille remettent en question cette thèse. "Le couple n'avait pas de problèmes d'argent, et venait même d'acheter plusieurs hectares de terrain", a déclaré une proche de la mère de famille qui s'était rendue devant le domicile familial mardi.

Quant à un cambriolage qui aurait mal tourné, là encore, les gendarmes n'ont pas relevé d'indices confortant cette piste. Ni traces d'effraction ni disparition de valeurs. Le mystère reste entier pour ces deux habitants de notre région. »

Marie Laure LEROI du Courrier Alpin.

Certains, remarquèrent que leur disparition un premier février correspondait à la date anniversaire de leur installation dans la ferme de l'En-Haut quelques années

auparavant. Et qu'un petit cahier avec « Mon journal » sur la couverture avait été réduit en cendres dans la cheminée du salon ?

Étaient-ce seulement des coïncidences ?

Ces deux décès par arme à feu avaient laissé la gendarmerie et la presse locale sans explication. Malgré les suppositions publiées dans cet article de presse, sans témoin et sans écrit personne jamais ne connaîtrait la vérité...

FIN

Toute reproduction partielle ou totale est interdite et soumise à des poursuites.